

HERMAN MELVILLE

A BORD

Traduction de Guy Chain

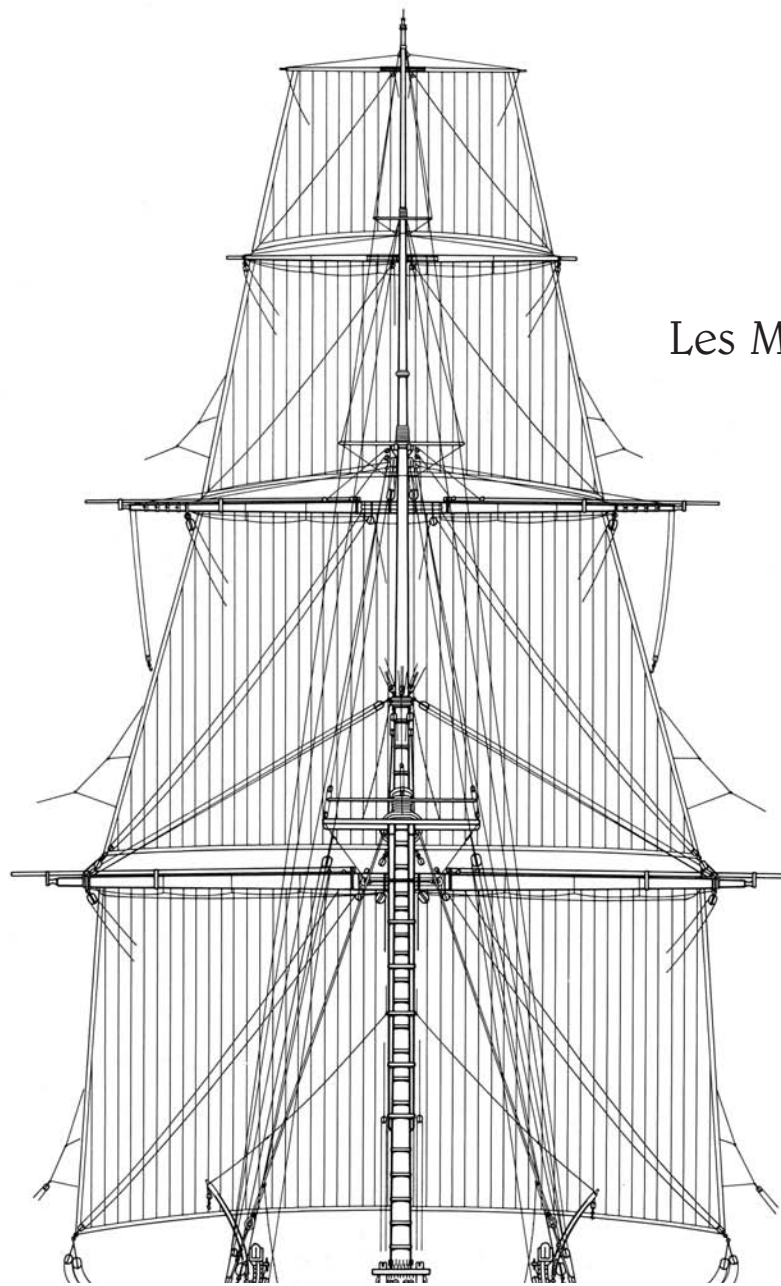
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER BLEU LAGON, NUMÉROTÉS
DE I A 35.

NOTE DU TRADUCTEUR

Sont rassemblés sous ce titre, «*A bord*», des textes inédits d'Herman Melville consacrés au voyage et à la navigation.

Deux d'entre eux, *Les Mers du Sud* et *Le Voyage* sont des conférences données par Melville entre décembre 1858 et 1860. L'auteur s'était en effet lancé à cette époque dans un cycle de trois saisons de conférences qui malheureusement ont vu leur public décliner au fil des mois. Celle sur les Mers du Sud fut prononcée une douzaine de fois, alors que celle sur le Voyage seulement trois.

Le troisième texte de ce recueil, *Tableaux d'une chasse à la baleine*, est le compte rendu par Melville d'un livre de J. Ross Brown. Il est paru à New-York dans *Literary World* le 6 mars 1847.



Les Mers du Sud

Le sujet de notre conférence de ce soir, « Les Mers du Sud », pourrait être jugé sinon ambitieux, du moins quelque peu vaste, puisque couvrant, selon les autorités, une proportion de la surface de la terre que je n'ose exprimer — en bref, plus de la moitié. Nous avons, par conséquent, un champ assez étendu devant nous, et je crains fort que nous ne soyons pas capables d'en faire le tour de manière exhaustive ce soir.

Et, pour couper court à tout malentendu concernant notre sujet, j'espère que vous n'attendez pas de moi que je répète ce qui a déjà été imprimé sur mes propres aventures en Polynésie. Je propose d'aborder des sujets d'un intérêt plus général et, de manière informelle, de parler des mers du Sud dans leur ensemble, sous différents aspects, introduisant, si l'occasion se présente, quelques menues anecdotes, parfois personnelles, susceptibles d'illustrer mon propos.

« Mers du Sud » est tout simplement un terme qui désigne l'« Océan Pacifique ». Alors pourquoi ne pas dire d'emblée « Océan Pacifique » ? Parce qu'on peut rester attaché à certaines vieilles réminiscences, qui associent l'expression « Mers du Sud » à d'anciens et agréables livres de voyages, riches en illustrations gravées dans notre mémoire.

Bien que ces vénérables volumes soient quelque peu obsolètes, ils n'en sont pas moins chers à leur lecteur, grâce à ce vieux nom qu'ils contiennent, tout comme la vieille South Sea House¹ à Londres était chère au cœur de

Charles Lamb². Celui qui l'a lu peut-il oublier cette description surannée, cette introduction aux *Essais d'Elia*, où il évoque la grisaille, semblable à celle de Balclutha, des vieux bureaux hantés de la jadis célèbre South Sea Company — les vieux lambris de chêne où sont accrochés des cartes poussiéreuses du Mexique et des relevés de sondages de la Baie de Panama — les vastes caves sous les fondations, où dollars et doublons mexicains se trouvaient autrefois entassés dans d'immenses coffres destinés à consoler le cœur solitaire de Mammon³ ?

Mais en plus de nous remettre en mémoire ces chers vieux livres, la belle description d'Elia et la grande « South Sea Bubble⁴ » que généra cette Compagnie — les mots « Mers du Sud » sont des plus suggestifs, offrant à l'imagination une odeur subtile de santal et de cannelle, et rendant plus savoureuses les vieilles aventures de boucaniers, tous ces instants de rêverie nés de voyages en ces eaux. Dans les aventures du Capitaine Dampier⁵ (cet éminent et excellent flibustier) on ne lit que « Mers du Sud ». Dans

les vieux voyages de Harris, et dans de nombreux autres récits le terme est le même, en 1803 encore nous voyons que l'Amiral Burney⁶ préfère le vieil intitulé au nouveau, « Pacifique », appellation qui ne s'est répandue qu'au siècle présent — bien que nous trouvions encore la belle et ancienne expression sous la plume de grands écrivains.

Mais ces eaux légendaires se trouvant des deux côtés de l'Équateur et baignant autant les rivages du Kamchatka au nord que ceux de la Terre de Feu au sud, comment ont-elles pu alors être baptisées du nom si peu approprié de « Mers du *Sud* » ? Voici ce qui s'est passé : L'Isthme de Darien⁷ n'est pas très large et si l'on se place sur son rivage, l'océan vous apparaîtra au *sud* ; ainsi pour peu que vous ignoriez la configuration générale de la côte, vous pourriez en déduire qu'il s'étend intégralement dans cette direction. Or, Balboa⁸, le premier homme blanc qui ait posé les yeux sur ces eaux, se tenait précisément à cet endroit et, par ce raisonnement, les baptisa en conséquence.

Les circonstances de la découverte de Balboa ne sont pas dénuées d'intérêt. Aux premiers jours de la domination espagnole sur ce continent, il commandait une petite garnison sur le rivage nord de l'isthme, et ayant entendu dire qu'il existait une vaste mer de l'autre côté — son rivage n'était pas très éloigné, mais son approche rendue difficile par une chaîne de montagnes escarpées — il décida d'explorer cette région. On peut imaginer quelles épreuves il traversa en se rappelant le récit, paru il y a quelques années, des aventures du Lieutenant Strain⁹ et de son équipe qui entreprirent, tout comme l'Espagnol, de parcourir cette terre primitive et sauvage. Certains boucaniers eux aussi traversèrent l'Isthme, endurant des souffrances à la limite du supportable. Balboa et ces flibustiers, sans être plus courageux, furent assurément plus audacieux ou plus chanceux que l'officier américain puisque, après tout ce qu'ils avaient subi, ils virent enfin leurs efforts récompensés.

Une tribu d'Indiens s'opposant au passage de

Balboa lui demanda qui il était, ce qu'il voulait et où il allait. La réponse est un modèle de franchise espagnole : « Je suis un Chrétien, mon but est de répandre la vraie religion, de trouver de l'or, et je pars à la recherche de la mer ».

Il arriva enfin au pied d'une montagne, dont on lui avait dit que de son sommet il pourrait voir l'objet de sa quête. Il ordonna une halte et, tel Moïse, le dévot Espagnol « monta seul dans la montagne ». Quand il aperçut la mer, il tomba à genoux et remercia Dieu pour ce spectacle. Le lendemain, avec épée et cuirasse, se baignant jusqu'à la taille dans ses eaux, il demanda à ses hommes et aux Indiens attroupés de témoigner qu'il avait pris possession de cet océan tout entier, de toutes ses terres et de tous ses royaumes, au nom de sa majesté le Roi de Castille et de Léon. Vasco Nuñez de Balboa, commandant d'une petite garnison de Darien, fut un homme à l'esprit large et d'une belle grandeur d'âme.

Si nous devons embarquer et faire route pour le Cap Horn, probablement le plus long voyage

qu'on puisse faire sur cette terre, nous rencontrerions bien des tempêtes et subirions l'intense rigueur des eaux glacées. Mais après avoir doublé le Cap, en naviguant vers le nord dans le Pacifique, nous serions portés par de belles brises qui nous raviraient, et très vite nous atteindrions des eaux calmes sous des cieux ensoleillés, l'air devenant de plus en plus doux à mesure que nous irions vers le nord. Le contraste durant ce périple, du Cap Horn jusqu'aux Îles Galapagos, est plus éloquent qu'un voyage de New York à Cuba, où en l'espace d'une semaine, on passe de la neige aux palmiers.

Le premier Européen qui navigua sur ces eaux avait une solide expérience de la mer. En réalité, Magellan¹⁰ n'emprunta pas la route du Cap Horn, qui n'avait pas encore été découverte, mais passa par le détroit qui porte son nom. Cela ne fut pas plus facile pour autant. Car dans cet étroit et périlleux passage, au milieu des brouillards et des bourrasques antarctiques, la navigation est particulièrement